

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 57 (1928)
Heft: 15

Artikel: La culture générale de nos élèves et les programmes
Autor: Barbey, F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1039060>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

contrée et d'une population, dont on aurait pu dire tout au plus qu'elles sont « quelconques ».

La vérité est que M. Python a voué une égale sollicitude à l'enseignement à tous ses degrés ; utilisant habilement ce que ses prédécesseurs lui avaient légué, il a construit un édifice scolaire complet, harmonieux, solidement organisé, qu'il couronna du faite qui lui manquait. Cet édifice, nous avons le devoir de le conserver intact, veillant à ne point le laisser désagréger ou défigurer.

M. Python s'est choisi un successeur, qu'il a jugé être celui sur lequel il pouvait se reposer pour prolonger et parfaire son œuvre dans la même ligne, selon la même inspiration et vers le même idéal. Le pays a ratifié ce choix. Le pieux souvenir que nous gardons dans nos cœurs au chef d'hier nous impose l'obligation d'accorder, à celui qui est aujourd'hui notre chef, la même confiance, la même clairvoyante collaboration, la même allègre et prompt obéissance que nous avons consentie à son prédécesseur. M. Python serait le premier à nous blâmer comme d'une félonie, si nous entravions par une renitence ouverte ou surnoise le développement de l'instruction publique à tous ses degrés sous la direction de son successeur légitime. Nous ne saurions mieux être fidèles à sa grande mémoire qu'en reportant franchement loyalement sur M. le conseiller d'Etat Perrier, le respectueux et affectueux dévouement que lui portaient les membres du personnel enseignant de toutes nos institutions scolaires fribourgeoises.

E. D.

La culture générale de nos élèves et les programmes

*(Travail présenté à la conférence des directeurs et des professeurs
des écoles secondaires, le 11 octobre 1928, à Fribourg.)*

1. Les élèves qui entreprennent des études secondaires poursuivent des buts très divers. Il est un point qui les réunit tous, c'est le besoin commun d'arriver à une culture, à une formation générale suffisante, pour les mettre à même de jouer un rôle actif et utile plus tard et de se placer autant que possible au-dessus de la vulgarité et de la médiocrité dans l'échelle sociale.

2. Quelles sont les conditions qui réalisent chez un jeune homme ou une jeune fille, au seuil de la vie pratique, ce qu'on appelle une bonne culture générale, une instruction solide, une éducation sérieuse ?

Ces conditions sont les suivantes : 1^o Bien faire ses humanités, et coordonner l'étude des humanités avec celle des langues vivantes et des sciences ; 2^o Conduire ses études de manière à épanouir suffisamment son intelligence pour la développer rationnellement et la

rendre apte à tirer profit de connaissances parfaitement assimilées ;
3° Fortifier sa volonté par le goût du travail et de l'étude, diriger ses efforts personnels vers son propre bonheur et celui du prochain, de façon à se rendre, plus tard dans la vie pratique, le plus utile possible.

Ces principes préliminaires posés et admis, arrivons à quelques constatations et résolutions pratiques.

3. Voici quelques constatations :

a) Le fait n'est pas rare de constater que des élèves admis régulièrement ou à titre d'essai aux études qui font suite à l'enseignement primaire ne sont pas assez doués ou sont trop peu préparés pour suivre avec succès des cours plus élevés. Lorsque le fait est bien constaté, après observation suffisante, il faut impitoyablement écarter des études secondaires des sujets voués d'avance à un échec certain. Sans cette mesure, on forme des déclassés, des ratés, et on retarde par des sabots la marche progressive de l'ensemble d'une classe. C'est dangereux pour l'individu et pour la société. Mieux vaut former un bon maçon, un paysan laborieux, qu'un médiocre intellectuel, mécontent de son sort et souvent nuisible à la collectivité.

b) On entend constamment répéter sur tous les tons que les programmes sont surchargés et que, dans de semblables conditions, on ne parvient pas à accomplir du bon travail. Il en résulte que les connaissances demeurent superficielles et confuses. Qu'en est-il de cette affirmation et comment faut-il résoudre la question ?

Nous parlons spécialement ici des premières années d'études secondaires, de celles qui suivent immédiatement les classes primaires. Quelle est la vraie cause de la lourdeur des programmes ? C'est que souvent nos élèves tâtonnent, ne peuvent suivre le fil de l'enseignement parce que des connaissances indispensables manquent à la base. N'avons-nous pas, maintes fois, constaté que des étudiants rédigent de façon incohérente et lourde, parce qu'ils n'ont jamais lu avec intelligence des textes choisis, parce qu'ils ne connaissent pas, grâce à des exercices appropriés, la structure des phrases et la propriété des termes ; ils n'observent pas les règles de l'orthographe, parce qu'ils n'ont pas appris systématiquement la composition et la dérivation des mots et qu'ils n'ont jamais approfondi et appliqué les principes essentiels de la grammaire ; ils se perdent dans le labyrinthe des mathématiques, pour la bonne raison qu'ils sont demeurés étrangers aux éléments de l'arithmétique ; enfin, l'histoire et la géographie les effarouchent, leur paraissent une montagne de difficultés, parce qu'en histoire d'abord, ils méconnaissent le chemin qui procède des causes aux faits et à leurs conséquences, et en géographie, ils ont perdu leur temps à dresser des nomenclatures au lieu de s'exercer à caractériser les pays représentés sur des cartes bien faites. Le mal existe, plus ou moins grave, plus ou moins fréquent, et à ce mal quel remède convient-il d'appliquer ?

Il faut commencer par combler les lacunes de base, établir des fondements solides, rectifier ce qui dévie et asseoir tout le système de l'enseignement sur une méthode sûre, celle qui fait présenter des connaissances sous un jour précis, sous une forme rationnelle et vivante, celle qui développe l'initiative, la curiosité intellectuelle, sans qu'il y ait congestion ou encombrement. Le maître peut ensuite avancer sûrement et conduire plus aisément son contingent d'élèves. C'est ainsi qu'il parvient au succès.

c) Quant à la question elle-même de la surcharge des programmes, qu'en est-il réellement ? Personnellement, j'ai cru un certain temps à l'exactitude de ce dada et à la nécessité d'une réaction contre l'ampleur des matières à l'étude. J'en suis revenu partiellement, et je résume ainsi le résultat de mon expérience sous ce rapport :

1^o Dans un programme, il faut puiser, il faut choisir ce qui est capital, ce qui conduit au but, ouvre les voies pour la suite et pour l'application pratique, mais il faut bien se garder d'accumuler les matières, de vouloir à tout prix faire absorber un menu trop abondant au détriment de l'assimilation intellectuelle.

2^o Une condition capitale du succès réside dans la manière de faire travailler les élèves. Il est des maîtres qui possèdent à un haut degré l'art de l'enseignement, qui ont le don d'inculquer les connaissances, d'épanouir les intelligences, de cultiver graduellement l'esprit et de réaliser ainsi, sans contrainte, des ascensions intellectuelles qui finissent par élever sensiblement le niveau des connaissances acquises.

3^o Tout maître ne possède pas ce talent inné, mais tout maître, à moins qu'il n'ait aucune des qualités requises pour l'enseignement, — et alors il n'est pas dans sa vocation, — peut arriver au succès de son enseignement, s'il développe son énergie, sa fermeté tempérée par la bienveillance et le dévouement, s'il suit une méthode bien rationnelle, s'il prépare consciencieusement ses leçons, s'il contrôle et sanctionne les efforts de ses élèves par l'interrogation bien conduite en classe et par le contrôle efficace des travaux écrits, s'il sait intéresser, encourager et suivre ses élèves.

4^o Dans l'arbre un peu touffu des programmes traditionnels de nos classes, il y aurait quelques élagages à opérer et quelques branches à fortifier : Voici quelques précisions :

I. Pour l'ensemble de nos élèves.

a) La langue maternelle est la branche, par excellence, qui constitue ce que nous appelons la culture générale. C'est par elle qu'un étudiant devient lettré, capable de penser et de s'exprimer, d'exercer une influence autour de lui. Le programme de langue maternelle ne doit pas être amplifié outre mesure, mais doit surtout être interprété de façon à ce que l'assimilation des connaissances produise tous ses effets. Ce n'est donc pas sur ce terrain qu'il faut songer à opérer des diminutions.

b) Par contre, n'allons pas trop loin et surtout pas trop vite en besogne dans le domaine scientifique. J'ai la conviction que les mathématiques, contre lesquelles je ne nourris d'ailleurs aucune prévention, sont très absorbantes du temps consacré, en dehors des classes, à l'étude personnelle. Il importe d'alléger les programmes sous ce rapport, d'aller graduellement en besogne et surtout de ne pas multiplier les exercices d'applications en dehors de l'horaire hebdomadaire.

c) Dans un autre ordre d'idées, nous trouvons habituellement, au programme des premières classes secondaires, l'étude de l'histoire ancienne avec ses complications de guerres des peuples grec et romain, et, en géographie, l'étude élémentaire des continents. Il importe d'adopter ici la méthode des cycles et d'orienter le programme de l'histoire, qu'il ne faut alourdir de noms et de faits, dans le sens éducatif avant tout, et celui de géographie de manière à fournir avant tout la base qui sert à caractériser tel genre de pays.

d) Enfin, — il s'agit ici des premières années d'études secondaires — n'obstruons et n'obscurcissons pas la route qui conduit au développement général de l'intelligence et du jugement par trop de branches accessoires, telles que la zoologie, la botanique, voire même la physique et la chimie. Que ces branches aient une allure surtout expérimentale !

II. Précisions spéciales pour les élèves qui font des études littéraires, techniques ou pédagogiques en vue de l'accès à une carrière libérale.

A l'étude de la langue maternelle se joignent comme branches principales le latin, le grec, et suivant le cas, une deuxième langue nationale et d'autres langues vivantes. Ici, il est opportun de rompre avec les anciennes méthodes trop livresques et de greffer la connaissance des langues sur celle de la langue maternelle. Toute cette étude doit constituer un sérieux apport de collaboration à la connaissance plus approfondie de sa propre langue, elle doit former l'esprit, donner une solide culture littéraire. En un mot, les langues étrangères, mortes ou vivantes, doivent avoir la langue maternelle comme point de départ et retourner à elle comme profit intellectuel à en tirer.

III. Précisions pour les élèves qui ne poursuivent pas leurs études secondaires au delà de deux, trois ou quatre ans.

Dans ce cas, il faut concevoir les programmes, tout en soignant la culture générale, de manière à préparer le jeune homme ou la jeune fille à la réalisation de son avenir pratique, professionnel. C'est ici que nos écoles secondaires ont leur intéressante diversité. Suivant le cas, le programme adapté portera spécialement sur l'industrie, les professions, l'agriculture, la comptabilité, le dessin, les tra-

vaux manuels. En tout cela, soyons pratiques avant tout et développons surtout l'initiative individuelle et le goût du travail.

Pensée finale. Conclusions.

1. L'éducation religieuse, inspirée par le christianisme, doit être le fondement de cette solide formation générale.

2. L'enfant, le jeune homme, la jeune fille, que nous avons à instruire et éduquer, doivent surtout, sous notre direction, apprendre à apprendre, sans prétention, apprendre à travailler, à collaborer au bien général, à se rendre utiles à eux-mêmes et aux autres, savoir intensifier leur énergie et assurer ainsi leur avenir.

3. Dans les programmes d'études, la qualité des connaissances acquises vaut davantage que la quantité. Ne nous contentons pas d'offrir à nos élèves une fiction d'enseignement secondaire, mais amenons-les à un travail profitable et fécond en résultats pratiques.

F. BARBEY.



Le Groupe IX « Education » à l'Exposition des travaux féminins, à Berne

Les travaux exposés au groupe IX accusent une évolution toujours plus prononcée de l'école traditionnelle vers l'application des principes de l'école active. Cette évolution toutefois, si l'on s'en rapporte à l'ensemble des choses exposées, reste, en général, prudente et de bon aloi. Elle se garde de pousser les principes de l'école active jusqu'à leurs dernières conséquences. Elle ne rejette pas avec dédain les méthodes d'instruction et d'éducation dont un long passé a éprouvé la valeur. Mais si elle garde ainsi un contact solide avec l'école traditionnelle, elle n'en a pas moins l'œil ouvert sur toutes les réformes qu'introduit l'école active ; elle les éprouve par une sage pratique ; elle choisit, adapte et se modifie ainsi sans hâte, sans soubresaut. Elle se contente d'évoluer sans révolutionner. Et pourtant, cette évolution, sans répudier les bases de l'école traditionnelle, a déjà sensiblement changé la physionomie de cette dernière. Elle s'efforce de répandre plus d'intérêt et de vie dans les classes, depuis l'école gardienne jusqu'à l'école secondaire. Elle rapproche, de plus en plus, l'école de la famille et de la vie pratique, et surtout, elle favorise de toute manière l'initiative de l'écopier, sans tomber cependant dans les excès d'un individualisme outré.

Il nous semble que les travaux manuels, dont l'enfant éprouve un besoin impérieux pour satisfaire sa passion d'agir, sont moins ici le fruit de leçons obligatoires, données à heures fixes, avec un programme déterminé, que d'une utilisation plus fréquente et plus variée du travail des mains dans les différentes branches d'enseignement, et cela nous paraît plutôt un progrès.

Mais c'est le dessin, corollaire obligé des travaux manuels, qui occupe la plus large place à l'exposition ; non pas tant le dessin fourni par l'enseignement systématique que l'application du dessin comme moyen d'illustration des diverses branches. Et ce dessin, on s'en aperçoit, n'est pas imposé par la maîtresse, mais